

Il s'agit ici d'un moment de prise de conscience qui a ouvert la porte à des années de réflexion ultérieures. Plus les années passaient, plus les écrits de Grothendieck se concentraient autour de la seule question de « l'existence dans notre univers de souffrance, d'humiliations, de victimes ». Pourquoi tant de misère humaine ? D'une manière qui me semble unique au monde, il relie directement ce phénomène à l'aveuglement de la psyché humaine vis-à-vis des causes profondes de cette misère, dont la connaissance risque de faire déchoir une belle « image de soi » et déstabiliser ceux dont le Moi est construit sur cette image, les laissant en proie à des peurs innombrables. Pour tous les humains qui ne sont pas des mutants (mais heureusement, des mutants existent un peu partout), rien n'est d'une importance aussi primordiale que la protection de l'image de la moindre égratignure. « C'est surtout ça, Leila, » m'a-t-il écrit, « la "misère humaine" dont je parle, votre misère : cette impuissance-là à reconnaître en soi, ne serait-ce que le moindre bout de vanité, de ridicule, de mensonge. »

La vraie nature de l'horreur

Qui étudie la souffrance humaine au XX^e siècle ne peut ignorer la Shoah. Grothendieck aborde le sujet après un long périple personnel. Il semblerait que, s'il savait depuis des décennies que son père avait été déporté en 1942 à Auschwitz, où il a trouvé la mort, c'est seulement dans les dernières années de sa vie que cet événement a pris pour lui un sens intime, personnel. Peut-être est-ce le volume listant les convois des déportés de France, qu'un ami lui avait apporté, qui déclencha cet éveil. Ce volume contenait, parmi tant d'autres, le nom de son père, Sascha Schapiro (dit Tanaroff). Il a eu un fort impact sur Grothendieck, qui s'est mis à recopier, chaque jour, quelques-uns des noms de ces victimes de la déportation, pas tant pour les sauver de l'oubli que pour inscrire leurs souffrances dans sa chair, ou dans son âme. C'est à ce moment qu'il semble ressentir pour la première fois que le judaïsme – celui de son père ne semble pas l'avoir intéressé auparavant – recelait peut-être un véritable sens, un sens qui le concernait, lui. Dans une lettre à une ancienne amie, il écrit :

Sachez que pour moi [...] « être juif » ne m'a jamais posé problème, pas plus qu'être

allemand, ou (une fois « naturalisé ») français, après avoir été apatride une trentaine d'années durant. Par contre, j'ai appris l'existence d'un peuple juif, il y a moins d'un an. Et que mon destin est lié de près à celui de ce peuple, sur lequel j'ai des clefs, et des lumières...

Si la réalité des victimes de la Shoah l'a profondément frappé, les textes qu'il s'est mis à lire sur le sujet, en revanche, l'ont peu impressionné. Comme beaucoup de gens, des survivants de la Shoah en particulier, il trouvait que les écrits qui lui tombaient sous la main ne parvenaient absolument pas à communiquer la vraie nature de l'horreur, que le public non plus ne voulait pas vraiment savoir. Ainsi, il crache sur les œuvres destinées à « un grand public distingué, à présent grand consommateur de Shoah-et-tout-ça » :

Un « public Shoah », qui en demande et en redemande, né comme par enchantement dans la foulée du Mémorial. Public friand, nous voilà ! (merci, merci ! Militants de la Mémoire), après 40 ans d'indifférence honteuse au scandale et à la honte de la Shoah, et au scandale et à la honte, pires, de l'après-Shoah : l'impunité des « bourreaux nazis » et de leurs prête-main français, et (inséparable de celle-ci) le silence pudique de tous sur le sort des victimes. Comme on se cacherait, chut ! d'une maladie honteuse, la plus honteuse des maladies : avoir subi, humiliés, sans défense, mépris, violence, massacre – et à présent, le silence pudique...

Ce passage réunit à lui seul les traits les plus saillants de la pensée grothendieckienne : l'horreur, c'est mal, mais la capacité humaine – individuelle ou collective – d'accepter toutes les horreurs sans se livrer à une insurrection totale qui y mettrait fin une fois pour toutes est un mal encore bien pire. Cette pensée représente la conclusion logique de la vie ratée de son père, anarchiste militant qui avait consacré sa vie à changer le monde, et qui y croyait dur comme fer jusqu'à ce que l'impossibilité évidente de sa tentative ne le réduise au désespoir.

Peut-être, tout comme lui, Grothendieck a-t-il tenté l'impossible. Mais la tentative est d'une telle puissance et d'une telle justesse que nul ne peut y rester tout à fait indifférent après en avoir pris connaissance. Poésie, allégorie, érotisme, plaidoyers, correspondance, autobiographie – autant d'efforts désespérés pour communiquer les vérités qu'il voyait à un monde qui se fermait à lui –, c'est cela, l'héritage littéraire d'Alexandre Grothendieck. ■

■ L'AUTEURE



Leila SCHNEPS est directrice de recherche du CNRS à l'Institut de mathématiques de l'université Pierre-et-Marie-Curie, à Paris.

La misère humaine est l'impuissance à reconnaître en soi ne serait-ce que le moindre bout de mensonge

■ À ÉCOUTER

Une conférence donnée par Alexandre Grothendieck au CERN en 1972 sur le thème : « Allons-nous continuer la recherche scientifique ? » <http://bit.ly/2aDwl9T>.